

# COCKPIT CRITIQUE CLUB

## **LE CAPITAL, C'EST TA VIE** de Hugues Jallon, Éditions Verticales, 2023

C'est l'histoire d'un homme qui a des crises de panique et qui s'aperçoit que c'est dû à l'apparition du terme de *globalization* traduit par *mondialisation* dans les années 1980 (p 18 - 19) : « Quant à moi, je sens que quelque chose envahit mes jambes, je fabrique un nuage glacé qui m'envahit ». Avec une écriture saccadée qui s'adresse au lecteur pour mieux l'entraîner avec lui dans cette descente aux enfers, Jallon ouvre nos yeux et nos oreilles sur le monde violent dans lequel nous vivons. Donnant l'exemple, il se dévoile dans cette fiction où le « tu » du titre (*Le Capital, c'est ta vie*, c'est nous qui soulignons) fait de nous littéralement les objets misérables du néo-libéralisme. Oscillant entre le réalisme des symptômes de sa maladie et les dates historiques de cette nouvelle économie planétaire, Jallon dévoile un parcours biographique où l'introspection et le regard sur ce nouveau monde dont le projet financier est de faire disparaître les classes moyennes, ne cessent de se rejoindre dans un récit frontal où l'individu est contaminé : « Je n'y peux rien, le MONDE est advenu, ça a pris du temps mais je sens qu'il est bien là, ce monde, il coule dans mes veines, voyez comme il loge désormais dans chacun de mes organes et chacune de mes cellules ou presque, il vit en moi, je n'y peux rien » (p 48). On appréciera l'apparition de Kim Kardashian sur fond d'OMC (Organisme Mondial du Commerce) en icône féminine nécessaire à l'expansion de ce capitalisme obsédé par le travail au point de créer un « gender effect » comme il l'écrit, dont la finalité est de faire de tout une marchandise, même de nos vies et surtout celle des femmes : « Mais non, Kim ne vient pas de Krypton, c'est sa mère Kris qui l'a faite, la 'momager', comme on l'appelle maintenant (où fusionnent pour la première fois les deux fonctions de 'mom' et de 'manager', dans cette tribu de filles et de femmes » (p 93) ». Face cachée d'un certain féminisme trop vite applaudi et plébiscité qu'ici Jallon interpelle lucidement, inquiet pour la condition féminine. Et à la fin, on appréciera aussi cette scène dans un supermarché (p 102 à 113) qui arrive après que Jallon nous ait rappelé l'invention des Grandes Surfaces par un certain Victor Gruen qui avait imaginé en 1954, un premier shopping center rendu possible grâce à l'air conditionné. Alors, on suit le narrateur en train de faire ses courses. Il passe l'entrée gardée par une agente de sécurité et il se promène avec son caddie quand soudain la musique s'interrompt et une voix annonce la fermeture du magasin. Soudain, il aperçoit un enfant qui disparaît dans un mur de boîtes de céréales et il nous dit qu'il assiste à cette scène terrifié en compagnie des autres clients puis qu'il entend ensuite des détonations et qu'il craint pour sa vie et puis le sol se met à trembler et on voit ça : «... de monstrueuses racines noires qui soulèvent les rayonnages en plusieurs endroits, elles semblent avoir crevé le carrelage qui n'a pas résisté sous la pression de ces souches énormes et noueuses... » (p 110). Vision apocalyptique condensant tout ce que le capitalisme a de monstrueux dans une description littéraire hallucinante qui fait de *Le capital, c'est ta vie* un livre rare et nécessaire.

## **LUDWIG DANS LE LIVING** de Théo Bourgeron, Gallimard, 2022

Il ne passe pas une journée sur les réseaux sociaux ou à la radio ou dans les quotidiens sans qu'on nous ordonne de « dévorer les livres » comme si lire avait à voir avec le cannibalisme. Cette injonction à la dévoration, Bourgeron la prend ici au pied de la lettre puisque son personnage principal qui n'est autre que le philosophe Ludwig Wittgenstein engloutit tout avec sa bouche. Tant est si bien qu'à la fin, le narrateur Augustin Barthelme dit : « Avais-je pensé à tout ? N'y avait-il pas moyen de gagner cinq minutes de plus ? Puis il m'engloutit : alors ce fut le noir » (p 210). Voilà, l'idée que Bourgeron se fait de la disparition du monde : on est en 2032 et un jour, Wittgenstein décédé en 1959, réapparaît dans le living-room de Barthelme qui vit avec sa mère et qui est un spécialiste d'un des paragraphes du livre du philosophe, *Tractatus Logico-Philosophique* (p 97) tout en travaillant dans un Franprix parisien et Wittgenstein a le pouvoir d'engloutir tout ce qui l'entoure. Mais Barthelme n'y voit pas un monstre, juste un phénomène, ce qui fait de ce roman désopilant et féroce une fable remarquable et singulière comme on en lit peu aujourd'hui : « Ainsi Ludwig Wittgenstein pouvait avaler non seulement des piles de télécommande, des machines à café mais aussi des bibliophiles baraqués entiers, chaussures incluses, Courtaud, par exemple. Un frisson me parcourut l'échine. Je cherchais une explication au phénomène Ludwig Wittgenstein » (p 117). Et Barthelme d'hésiter entre les trous noirs et les anges. On appréciera au passage, l'idée de tuer le philosophe – afin de sauver « l'Univers » (p 189) – avec une arme atomique en allant voler une ogive dans une base militaire. Voilà, Bourgeron n'a pas froid aux yeux. Il va jusqu'au bout de son aventure littéraire faisant de « *Ludwig dans le living* » un roman impeccable doté d'une écriture dont chaque phrase nous entraîne et nous catapulte dans un imaginaire où le comique se joue de l'absurde avec en fond un Paris sans métro pour développer « les plateformes numériques de pousse-pousse » (p 181). Encore une dystopie ? Même pas. Juste l'imagination d'un écrivain dont le livre n'est surtout pas à dévorer – on l'aura compris – mais à lire en prenant son temps.

Christophe Fiat

#jeveuxquemapoesiepuisseetreleeparunejeunefillede14ans